

GUSTAVE COURBET

(DEUXIÈME ARTICLE¹)

MARIER la république de Venise avec le Grand Turc n'était qu'une chose malaisée; réconcilier Courbet avec la poésie, c'était la chimère absolue, le rêve impossible et fou. Le peintre d'Ornans voulait rester célibataire. Que les négociateurs se présentassent menaçants ou doucereux, Courbet les éconduisait par un refus catégorique. Il n'était pas prudent d'aller, même avec les plus savantes précautions, lui parler de l'idéal. *Quelle balançoire!*... répondait-il, et tout était dit.

La vérité est que Courbet n'avait pas suffisamment étudié la question, et qu'il ne la connaissait pas encore tout à fait cette nature qu'il invoquait sans cesse et dont il ne voyait que la surface, on dirait volontiers le masque. Il ne démêlait pas les complications infinies de l'éternel modèle; sa vue, un peu courte à l'origine, ne devinait point les dessous cachés; s'il y avait regardé de plus près, il aurait entrevu que la nature a une sœur, une sœur pareille et différente, qui est précisément cette poésie dont il ne voulait pas qu'on lui parlât. Quelle tactique fallait-il donc adopter vis-à-vis de Courbet? Comment attendre cet intraitable? Il fallait opérer un mouvement tournant, dissimuler traîtreusement le drapeau de l'idéal suspect, et supplier le peintre de recommencer les études qu'il croyait avoir finies. Il y avait là une chance de salut et la possibilité d'une conversion. En regardant constamment la nature,

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 2^e période, t. XVII, page 514.